



POUR elle

TESSA
DARE

Un moment
D'ABANDON

LES DEMOISELLES DE SPINDLE COVE - 1

AVENTURES & PASSIONS

Un moment
d'abandon

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

TROIS DESTINÉES

1 – L'impulsive
N° 9618

2 – L'aventurière
N° 9725

3 – L'idéaliste
N° 9757

LE CLUB DES GENTLEMEN

1 – Valse de minuit
N° 10030

2 – Le destin de Merry Lane
N° 10079

3 – Trois nuits ou jamais
N° 10130

TESSA
DARE

LES DEMOISELLES DE SPINDLE COVE – 1

Un moment
d'abandon

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julie Guinard*





Vous souhaitez être informé en avant-première
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant
sur **www.jailu.com**

Retrouvez-nous également sur Facebook
pour avoir des informations exclusives :
www.facebook/jailu.pourelle

Titre original :
A NIGHT TO SURRENDER

Éditeur original :
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Eve Ortega, 2011

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2013

*À ma maman, avec tout mon amour.
Guérisseuse, érudite, écrivain, modèle, amie.*

Remerciements

Avant tout, j'exprime ma plus profonde gratitude à mon mari et à mes enfants. Avoir un écrivain dans la famille n'est sûrement pas facile, mais ils se sont merveilleusement adaptés. De même que le personnel de la garderie. On peut faire confiance à la fille d'un auteur pour égayer une leçon collective sur la « tentation »...

Merci à mon éditrice, Tessa Woodward, et à mon agent, Helen Breitwieser, pour leur patience, leur confiance, et leurs excellents conseils. Merci à Courtney Milan et Amy Baldwin pour leur amitié et leur soutien. Sans vous, je n'aurais pas pu terminer ce livre !

Merci également à Elyssa, Leigh, Jennifer et Jackie pour leur avis critique et leur expertise. Ben Townsend, merci pour tout ce qui concerne le domaine militaire. Merci aux réviseurs Eleanor Mikucki et Martha Trachtenberg, ainsi qu'à Kim Castillo. Tout le monde chez Avon a été formidable.

Enfin, je tiens à remercier mes collègues du Orange County Chapter of Romance Writers of America. Si notre devise est « Une main tendue vers l'avant, l'autre vers l'arrière », je sais que lors de l'écriture de ce livre, j'ai senti deux bras autour de moi. J'ai beaucoup de chance de faire partie d'un groupe si généreux et si talentueux.

1

Été 1813, Sussex, Angleterre

Bram fixait deux grands yeux noirs. Des yeux qui reflétaient une étonnante lueur d'intelligence. Peut-être, pour une fois, s'agissait-il d'une femelle qu'un homme pouvait raisonner.

— De deux choses l'une, déclara-t-il, ou nous réglons l'affaire à l'amiable, ou j'en viens aux mains.

Elle poussa un grognement et détourna la tête. Comme s'il avait cessé d'exister.

Bram déplaça le poids de son corps sur sa jambe valide, vexé. Il était lieutenant-colonel de l'armée britannique et, avec sa haute taille, il en imposait. Il lui suffisait généralement d'un regard appuyé pour étouffer la moindre velléité d'indiscipline. Il n'avait pas l'habitude qu'on le traite par le mépris.

— Écoute-moi bien, maintenant.

Il lui pinça l'oreille et gronda, menaçant :

— Si tu tiens à la vie, tu as intérêt à obtempérer.

Sa réponse muette fut claire : « Je me contrefiche de ce que vous pouvez bien raconter. »

Satanée brebis.

— Ah, la campagne anglaise. Si charmante. Si... odorante.

Colin s'était laborieusement frayé un chemin jusqu'à lui, immergé jusqu'à la taille dans cette rivière de laine.

— Je suppose que nous ne pouvons pas tout bonnement faire demi-tour ?

Devant eux, un garçon poussant une charrette avait renversé sa cargaison et répandu du maïs sur la chaussée. Tous les moutons du Sussex s'étaient donné rendez-vous pour se gorger de ce buffet gratuit. Ils s'agitaient en bêlant autour du pauvre paysan... immobilisant le convoi de Bram.

— Peut-on faire rebrousser chemin aux chariots ? demanda Colin. Il doit bien exister une autre route.

Bram désigna le paysage qui les entourait.

— Où ?

La route en terre pleine d'ornières occupait toute la vallée sinueuse et étroite, bordée d'un côté par un abrupt talus d'ajonc, et de l'autre, séparée d'une spectaculaire falaise par une dizaine de mètres de lande. Au loin, miroitait une mer turquoise. Dans l'air estival sec et clair, en plissant les yeux vers l'horizon indigo, Bram pouvait même apercevoir la côte nord-est de la France.

Bientôt, il rejoindrait enfin son régiment. Plus rien ne l'en empêcherait.

Excepté les moutons. Maudites bestioles !

Une voix bourrue se fit entendre.

— Je m'en occupe.

Thorne se joignit à eux. Bram coula un regard de côté et aperçut son caporal qui épaulait un fusil à silex.

— Nous ne pouvons pas les abattre ainsi, Thorne.

Docile, Thorne baissa son fusil.

— J'ai un coutelas. J'ai justement affûté la lame hier soir.

— Il n'est pas question non plus de les égorger.

Thorne haussa les épaules.

— J'ai faim.

Voilà, c'était Thorne : direct, pragmatique. Implacable.

— Nous avons tous faim.

Le ventre de Bram grogna pour corroborer ses dires.

— Mais pour le moment, ce qui nous intéresse est de dégager le chemin, or un mouton mort est plus difficile à déloger qu'un mouton vivant. Nous allons devoir les pousser, tout simplement.

Thorne désarma son fusil, le retourna agilement et donna un petit coup de crosse contre un flanc recouvert de laine.

— Bouge-toi, sale bête.

L'animal fit quelques pas sur le côté. En bas de la colline, les cochers fixaient les freins de leurs attelages.

Les deux chariots contenaient de précieuses fournitures destinées à réapprovisionner le régiment de Bram : des mousquets, des balles, des obus, de l'argilite et du drap pour les uniformes. Il n'avait pas lésiné sur les dépenses, et comptait bien atteindre l'autre versant de cette colline. Même si cela prenait toute la journée, et malgré la douleur qui le torturait à chaque pas, de la cuisse au tibia. Ses supérieurs estimaient qu'il n'était pas suffisamment rétabli pour reprendre le commandement sur le terrain ? Il leur donnerait tort. À tous.

— C'est absurde, grommela Colin. À ce rythme, nous arriverons mardi prochain.

— Silence. Avancez.

Bram grimaça. Sa jambe le faisait déjà atrocement souffrir, il n'avait vraiment pas besoin d'une nouvelle plaie ; c'était pourtant précisément ce dont il venait d'hériter, en sus des comptes et des biens de son père : la responsabilité de son cousin bon à rien, Colin Sandhurst, lord Payne.

Il bouscula le flanc d'un mouton, ce qui lui valut un bêlement indigné et quelques centimètres supplémentaires de gagnés.

— J'ai une idée, dit Colin.

Bram maugréa. En tant qu'adultes, Colin et lui n'étaient guère que des étrangers. Mais durant leurs quelques années en commun à Eton, il se rappelait que

son jeune cousin fourmillait d'idées. Idées qui lui avaient valu bien des déboires.

Colin considéra alternativement Bram et Thorne, puis :

— Je vous pose une question, messieurs. Sommes-nous, oui ou non, en possession d'une grande quantité de poudre à canon ?

— Notre communauté est l'expression de la tranquillité.

À quelques centaines de mètres, Susanna Finch prenait le thé dans le boudoir aux rideaux en dentelle du Queen's Ruby, une pension pour jeunes filles de bonne famille. Elle était en compagnie de trois nouvelles résidentes potentielles, accompagnées de leur mère, une certaine Mme Highwood.

— Ici, à Spindle Cove, les jeunes filles jouissent d'un climat sain et épanouissant.

Susanna désigna un petit groupe s'adonnant avec application à des travaux d'aiguille.

— Voyez-vous ? L'alliance de la bonne santé et du raffinement aristocratique.

À l'unisson, les jeunes filles levèrent les yeux de leur ouvrage pour leur lancer des sourires placides et réservés.

Parfait. Elle leur adressa un hochement de tête approbateur.

D'ordinaire, jamais les demoiselles de Spindle Cove ne gâcheraient un magnifique après-midi à s'enfermer pour coudre. Elles se promèneraient dans la campagne, se baigneraient dans la crique ou escaladeraient les falaises. Mais les jours comme celui-ci, où de nouveaux visiteurs se présentaient au village, toutes comprenaient la nécessité d'un semblant de bienséance. Susanna n'avait rien contre une petite supercherie inoffensive s'il s'agissait de sauver une jeune femme.

— Encore une tasse de thé ? proposa-t-elle en prenant une nouvelle théière des mains de Mme Nichols, la propriétaire vieillissante de l'établissement.

Si Mme Highwood examinait d'un peu trop près les demoiselles, elle risquait de remarquer quelques petites obscénités galloises au centre du modèle de broderie de Kate Taylor. Ou que Violet Winterbottom n'avait même pas de fil à son aiguille.

Mme Highwood renifla. Bien que la chaleur ne soit pas accablante, elle s'éventa avec vigueur.

— Ma foi, mademoiselle Finch, cet endroit fera peut-être du bien à ma Diana.

Elle regarda sa fille aînée.

— Nous avons consulté les meilleurs médecins et essayé une quantité innombrable de traitements. Je l'ai même emmenée en cure à Bath.

Susanna lui adressa un hochement de tête compatissant. Avec ses cheveux couleur de lin, son teint de rose et son délicieux sourire, l'aînée des filles Highwood était une véritable beauté. Sans cette santé délicate, elle aurait déjà fait d'éblouissants débuts dans la vie mondaine.

Elle décocha à Diana un sourire amical.

— Je suis certaine qu'un séjour à Spindle Cove profitera grandement à la santé de Mlle Highwood. Ainsi qu'à vous toutes, au demeurant.

Depuis quelques années, Spindle Cove était devenu la destination balnéaire de prédilection pour un certain type de jeunes filles bien nées : le genre de jeunes filles dont personne ne savait que faire. Les souffrantes, les scandaleuses, les affreusement timides ; les jeunes mariées désenchantées, et celles trop enchantées par des hommes qu'il aurait mieux valu éviter... Toutes étaient confiées aux soins de Susanna par leurs responsables légaux désemparés, dans l'espoir que l'air marin les guérirait de leurs maux.

Fille unique du seul gentilhomme de la région, Susanna endossait le rôle d'hôtesse du village. Ces

demoiselles mal dans leur peau dont personne ne savait que faire, *elle* savait qu'en faire. Ou, plus exactement, ne pas en faire : aucun traitement n'était nécessaire. Elles n'avaient pas besoin que des médecins les saignent, ni que des dames patronnesses corrigent leur diction ou leurs manières. Elles avaient simplement besoin d'un endroit où être elles-mêmes.

Spindle Cove était cet endroit.

Mme Highwood actionnait son éventail sans relâche.

— Je suis veuve et n'ai pas de fils, mademoiselle Finch. L'une de mes filles doit faire un beau mariage, et vite. Je nourrissais cet espoir pour Diana, charmante comme elle est. Mais si elle n'a pas recouvré suffisamment de forces d'ici la prochaine saison londonienne...

Elle esquissa un geste dédaigneux en direction de sa cadette, dont les cheveux bruns et les lunettes tranchaient avec ses sœurs.

— ... je me trouverai contrainte de présenter Minerva à la place.

— Mais Minerva ne s'intéresse pas aux messieurs, intervint charitablement Charlotte. Elle préfère la terre et les cailloux.

— Cela s'appelle la géologie, intervint Minerva. C'est une science.

— C'est surtout la garantie de rester vieille fille ! Cette petite n'est pas normale.

Mme Highwood soupira et s'éventa avec un regain d'énergie.

— Sincèrement, elle me désespère. C'est pourquoi Diana doit recouvrer sa santé. Imaginez-vous Minerva en société ?

Susanna ravala un sourire en se remémorant ses propres débuts. Comme Minerva, elle n'avait pas correspondu aux critères de la jeune fille de bonne famille, et avait fait l'objet du désespoir des siens. Durant les bals, elle avait été cette amazone aux taches de rousseur assise dans son coin, qui aurait rêvé de se fondre dans

le papier peint si seulement la couleur de ses cheveux le lui avait permis.

Quant aux hommes qu'elle avait rencontrés... Pas un seul n'avait réussi à lui faire éprouver un tourbillon d'émotions. En toute honnêteté, aucun n'avait réellement essayé.

Elle chassa les déplaisants souvenirs d'un haussement d'épaules. Cette époque était révolue.

Le regard de Mme Highwood tomba sur un livre posé sur le coin de la table.

— Je me réjouis de constater que vous conservez sous la main un exemplaire de *Mme Worthington*.

— Oh, oui, répondit Susanna en prenant le volume relié de cuir bleu. Vous verrez *Les Vertus de Mme Worthington* dans tout le village. Nous trouvons ce livre fort utile.

— Entends-tu, Minerva ? Tu ferais bien de l'apprendre par cœur.

Voyant Minerva rouler des yeux, Mme Highwood déclara :

— Charlotte, ouvre-le, je te prie. Et lis à voix haute le début du chapitre douze.

Charlotte obéit, s'éclaircit la gorge et lut d'un ton théâtral :

— Chapitre douze. Les périls d'une éducation abusive. L'intellect d'une jeune fille devrait être en tout point semblable à sa lingerie : immaculé, et imperceptible à l'observateur.

— Et voilà ! Prends-en de la graine, Minerva. Cet ouvrage est parole d'évangile. Comme le dit Mlle Finch, tu le trouveras fort utile.

En s'aidant d'une gorgée de thé, Susanna ravala son indignation. Elle n'était pas une personne vindicative, mais si on la provoquait, elle avait un mal fou à se dompter.

Or ce livre constituait une provocation permanente.

Les Vertus de Mme Worthington à l'usage des demoiselles était le fléau des jeunes filles rangées, un ouvrage truffé de conseils aussi insipides que délétères. Susanna aurait volontiers broyé ses pages, les aurait fourrées dans une fiole en y dessinant une tête de mort et des ossements croisés, et aurait placé celle-ci sur la plus haute étagère de sa distillerie, à côté des feuilles séchées de digitale et des baies mortelles de belladone.

Au lieu de cela, elle s'était appliquée à éliminer de la circulation autant d'exemplaires de l'ouvrage que possible. Les anciennes résidentes du Queen's Ruby lui en envoyaient des quatre coins d'Angleterre. On ne pouvait entrer dans une pièce de Spindle Cove sans tomber sur un, deux ou trois spécimens. Et, comme l'avait dit Susanna à Mme Highwood, le livre se révélait bien utile : il avait la dimension parfaite pour tenir ouverte une fenêtre, servir de cale ou de presse-papiers. Susanna utilisait ses exemplaires personnels pour ses herbes et ses fleurs séchées. Ou, à l'occasion, pour s'entraîner au tir.

Elle fit un geste en direction de Charlotte.

— Vous permettez ?

Elle prit le volume des mains de la jeune fille puis, d'un geste sec, s'en servit pour écraser un moucheron agaçant.

Avec un sourire calme, elle reposa le livre sur une desserte.

— Fort utile, en vérité.

— Ils ne vont même pas comprendre ce qui leur tombe dessus.

Du talon de sa botte, Colin enfonça une motte d'herbe sur la première charge de poudre.

— Il ne va rien leur tomber dessus, déclara Bram, puisque nous n'utilisons pas d'obus.

Les charges qu'ils avaient préparées étaient à blanc, de la poudre noire enveloppée dans du papier, afin de faire du bruit et de soulever un peu de poussière.

— Vous êtes certain que les chevaux ne vont pas s'affoler ? s'inquiéta Colin en tirant une longueur de mèche à combustion lente.

— Ce sont des bêtes élevées pour la cavalerie. Elles restent indifférentes aux explosions.

Bram savait bien qu'effrayer ainsi les moutons était imprudent, impulsif et assez idiot, comme toutes les idées de son cousin. Il existait certainement des solutions plus appropriées face à une marée de moutons que de la poudre à canon.

Mais le temps passait, et Bram brûlait de poursuivre sa route.

Huit mois plus tôt, une balle en plomb avait traversé son genou droit et bouleversé sa vie. Il avait passé des mois confiné dans un lit d'hôpital, et encore plusieurs semaines à claudiquer impatientement dans des couloirs tel un fantôme traînant ses chaînes.

Et il était maintenant tout près du but, à un mile de sir Lewis Finch. Ce n'était pas un troupeau de moutons gloutons qui allait l'en empêcher.

Une bonne détonation, voilà exactement ce qu'il leur fallait.

— Ça ira ! cria Thorne en enterrant la dernière charge au sommet de la côte.

Il remonta à contre-courant la mer de moutons et ajouta :

— Sur le reste du chemin, la voie est libre. J'ai pu voir assez loin à l'horizon.

— Il y a bien un village près d'ici, n'est-ce pas ? interrogea Colin. Par pitié, dites-moi qu'il y a un village.

— Oui, il y en a un, répondit Bram en rangeant la poudre non utilisée. Il est indiqué sur la carte. Au bord d'une petite crique, je ne me souviens plus exactement du nom...

— Je me fiche de son nom ! s'écria Colin. Du moment qu'il y a une taverne et un peu de société. Dieu tout-puissant, comme je déteste la campagne...

— J'ai vu le village, déclara Thorne. Juste de l'autre côté, au pied de la colline.

— Il n'est pas trop charmant, au moins ? fit Colin en fronçant les sourcils. Je détesterais qu'il soit charmant. Tout ce que je demande, c'est un village sordide, humide et rempli de vice. La vie saine au grand air, ça me donne la chair de poule.

Le caporal lui lança un regard glacial.

— J'ignore complètement s'il est charmant, monsieur.

— Oui, je m'en doute, marmonna Colin. Peu importe. Il frotta la pierre à fusil et alluma la mèche.

— Quel charmant village, mademoiselle Finch ! s'écria Diana Highwood en battant des mains.

— Nous l'aimons beaucoup.

Avec un sourire modeste, Susanna conduisit ses hôtes vers la place du village, qui consistait en un vaste pré verdoyant.

— Nous avons ici l'église, Sainte-Ursula, un magnifique exemple d'architecture médiévale. Et bien sûr, le parc est ravissant.

Elle se retint de montrer l'ovale qu'elles utilisaient pour jouer au cricket ou aux boules sur gazon, et emmena prestement Mme Highwood un peu plus loin, de crainte qu'elle n'aperçoive les deux jambes gainées de bas qui pendaient d'un des arbres.

— Regardez par ici.

Elle désignait un éboulis d'arches en pierre et de tourelles qui ornaient la falaise rocheuse, en amont.

— Ce sont les ruines du château de Rycliff. Le cadre idéal pour peindre et dessiner.

— Oh, c'est d'un romantique... soupira Charlotte.

— N'y fait-il pas trop humide ? minaуда Mme Highwood.

— Pas du tout. Dans un mois, le château accueillera notre grande fête estivale. Les familles viennent de très loin. Toutes les dames s'habillent en tenue médiévale, et mon père organise un spectacle pour les enfants de la région. Il fait collection d'armures anciennes, voyez-vous. Entre autres choses.

— Comme c'est amusant, dit Diana.

— C'est le grand moment de notre été.

Minerva se pencha.

— De quoi sont composées ces falaises ? S'agit-il de grès ou de calcaire ?

— Euh... C'est du grès, je crois.

Susanna attira leur attention sur la façade aux volets rouges, de l'autre côté de la ruelle. De grandes jardinières débordaient de fleurs, et une enseigne aux lettres dorées s'agitait sans bruit dans la brise.

— Et voici le salon de thé. M. Fosbury, le propriétaire, fabrique des gâteaux et des bonbons qui feraient pâlir d'envie n'importe quel confiseur londonien.

— Des gâteaux ?

La bouche de Mme Highwood se pinça sur une moue déplaisante.

— J'espère que vous n'encouragez pas l'excès de sucreries.

Susanna mentit :

— Oh, non. Uniquement en de rares occasions.

— Diana a l'interdiction absolue de céder à la tentation. Quant à celle-ci, ajouta-t-elle en désignant Minerva, elle a tendance à s'empâter, je le crains.

Sous cette remarque, Minerva baissa la tête et contempla ses pieds.

— Minerva, la gronda sa mère. Ta posture.

Susanna prit la jeune fille par les épaules amicalement.

— Vous ai-je dit que nous jouissions du temps le plus ensoleillé de toute l'Angleterre ? Le courrier passe deux

fois par semaine. Désirez-vous faire un petit tour dans les boutiques ?

— Les boutiques ? Je n'en vois qu'une.

— En vérité, oui. Il n'y en a qu'une. *Tout pour Toutes*. Mais comme son nom l'indique, elle suffit à notre bonheur. On y trouve tout ce qu'une jeune fille peut avoir envie d'acheter.

Mme Highwood jeta un coup d'œil dans la rue.

— Où habite le médecin ? Un docteur doit être disponible pour Diana en permanence, afin de la soigner en cas de crise.

Susanna retint une grimace. Rien d'étonnant à ce que la santé de la pauvre fille reste défaillante. Les saignées étaient une pratique aussi inutile qu'horrible... Un « remède » qui risquait davantage de vous priver de toute vitalité plutôt que de vous en insuffler. Susanna elle-même y avait difficilement survécu. Machinalement, elle ajusta les longs gants qui lui montaient jusqu'au coude. Leurs coutures frottaient les vieilles cicatrices.

— Il y a un chirurgien dans la ville voisine, expliqua-t-elle.

Auquel elle n'aurait même pas confié son bétail.

— Et ici, dans le village, nous avons un apothicaire tout à fait compétent.

Elle espéra qu'on ne lui demanderait pas en quoi il était compétent.

— Et qu'en est-il des hommes ? s'enquit Mme Highwood.

— Les hommes ? Que voulez-vous dire ?

— Avec tant de jeunes filles non mariées en pension, n'êtes-vous pas envahis de chasseurs de dot ? Bath en était truffé. Comme si ma Diana allait se laisser impressionner par les beaux discours d'un fils cadet.

— En aucun cas, madame Highwood.

Sur ce point, Susanna n'avait pas besoin de petits arrangements avec la vérité.

— Il n'y a ici ni canaille endettée ni officier ambitieux. En vérité, il y a même très peu d'hommes à Spindle Cove. À l'exception de mon père, vous n'y croirez que des commerçants et des domestiques.

Mme Highwood soupira.

— Je ne sais pas, je vais réfléchir. Ma cousine, lady Agatha, m'a parlé d'une nouvelle station thermale dans le Kent. On y pratique des bains d'argile, des purges. Ma cousine ne jure que par leurs soins au mercure.

Le cœur de Susanna se serra. Ce genre d'endroit pourrait bien signifier la perte de Diana Highwood.

— Je vous en prie, madame Highwood. Ne sous-estimez pas les bénéfices simples de l'air marin et du soleil.

Charlotte arracha son regard au château en ruine, le temps de plaider :

— Oh, mère, restons ! Je voudrais participer à la fête de l'été.

— Quant à moi, j'ai l'impression de me sentir déjà mieux, dit Diana en inspirant profondément.

Susanna s'approcha de l'anxieuse matriarche. Mme Highwood était peut-être malavisée, mais de toute évidence elle aimait ses filles et ne songeait qu'à leur bien. Il suffisait de la conforter dans l'idée qu'elle agissait pour le mieux.

Au moins, Susanna pouvait la rassurer en toute sincérité. Un séjour à Spindle Cove serait une bénédiction pour les trois sœurs Highwood. Diana, qui bénéficierait d'un peu de répit après tous ces traitements de charlatans. Minerva, qui pourrait s'adonner à ses passions. Et la jeune Charlotte, qui avait tout simplement besoin d'un endroit pour être une jeune fille et déployer ses jambes et son imagination en pleine croissance.

Enfin, Susanna avait besoin des Highwood, pour des raisons difficiles à expliquer. À défaut de pouvoir remonter le temps pour réparer les infortunes de sa propre jeunesse, elle pouvait épargner aux autres

jeunes filles la même détresse solitaire, ce qui constituait pour elle une grande compensation.

— Faites-moi confiance, madame Highwood, dit-elle en lui prenant la main. Spindle Cove est l'endroit idéal pour les vacances d'été de vos filles. Je vous promets qu'elles y seront heureuses, en bonne santé et parfaitement en sécurité.

Boum.

Une détonation percuta l'air. Sous sa force, les côtes de Susanna frémirent.

Mme Highwood crispa une main gantée sur son chapeau.

— Mon Dieu ! Était-ce une explosion ?

Zut, zut, zut. Tout se déroulait si bien...

— Mademoiselle Finch, vous venez de prétendre que cet endroit était très sûr.

— Oh, c'est le cas.

Susanna la régala de son sourire le plus éclatant.

— Ne vous tracassez pas. Ce doit être un navire sur la Manche qui tire un coup de canon pour indiquer sa position.

Elle savait pertinemment qu'il n'y avait pas de navire. Cette détonation ne pouvait être le fait que de son père. En son temps, sir Lewis Finch avait été un innovateur réputé en matière d'armes à feu et d'artillerie. Ses contributions auprès de l'armée britannique lui avaient valu des éloges, de l'influence, ainsi qu'une fortune considérable. Mais à la suite d'incidents avec un canon expérimental, il avait promis à Susanna qu'il cesserait de réaliser des expériences sur le terrain.

Elles reprenaient leur chemin quand un étrange grondement sourd vibra dans l'air.

— Quel est ce bruit ? demanda Diana.

Susanna feignit l'innocence.

— Quel bruit ?

— Ce bruit, dit Mme Highwood.

L'ampleur du grondement croissait à chaque seconde et faisait vibrer les pavés. Mme Highwood plissa les yeux.

— Oh, *ce* bruit, fit Susanna d'un ton léger en les rassemblant de l'autre côté de la ruelle.

Si seulement elle pouvait les faire rentrer dans la maison...

— C'est un bruit parfaitement anodin. Nous l'entendons régulièrement ici. Un petit caprice météorologique.

— Cela ne peut pas être le tonnerre, fit remarquer Minerva.

— Non. Non, ce n'est pas le tonnerre. C'est... un phénomène atmosphérique, causé par des rafales intermittentes de...

— Moutons ! cria Charlotte en désignant la ruelle.

Un troupeau d'animaux laineux affolés s'engouffrèrent dans l'ancienne arche en pierre et firent irruption dans le village, lancés à toute allure.

— Oui, voilà, marmonna Susanna. C'est cela. Des rafales intermittentes de moutons.

Elle fit prestement traverser la ruelle à ses invitées, et elles se blottirent sous le porche de Tout pour Toutes pendant que les moutons détalaien devant elles. Le concert de bêlements agités lui vrilla les tympans.

Son père était incorrigible...

— Vous n'avez pas à vous inquiéter, cria Susanna pour couvrir le vacarme. Ce sont les charmes particuliers de la vie rurale. Mademoiselle Highwood, respirez-vous correctement ?

Diana hocha la tête.

— Tout à fait, merci.

— Dans ce cas, voulez-vous m'excuser ?

Sans attendre de réponse, Susanna souleva son ourlet et remonta précipitamment la ruelle en direction de la sortie du village, au milieu du chapelet de moutons qui s'attardaient. Cela ne lui prit que quelques secondes. C'était en vérité un tout petit village.

Plutôt que d'emprunter la longue route sinueuse qui contournait la colline, elle l'escalada. La brise lui apporta quelques volutes de fumée accompagnées de touffes de laine voletant dans les airs. Arrivée au sommet, elle découvrit une scène qui ne ressemblait en rien aux essais d'artillerie de son père. Au pied de la colline, deux chariots étaient immobilisés au milieu de la route. Elle distingua des silhouettes attroupées autour. De hautes silhouettes masculines. Aucune n'était petite, bedonnante et dégarnie.

Aucune ne pouvait être son père.

Susanna poussa un soupir de soulagement et avala une bouffée d'air âcre à forte odeur de poudre. Délivrée du poids de l'angoisse, elle céda à sa curiosité. Intriguée, elle descendit vers la route étroite et défoncée. Au loin, les silhouettes des hommes avaient cessé de remuer. Ils l'avaient remarquée.

Une main en visière, elle examina les hommes, mais elle ne les connaissait pas. L'un d'eux portait un uniforme d'officier. Un autre était en chemise. Tandis qu'elle approchait, ce dernier se mit à agiter les bras avec vigueur. Des cris lui parvinrent, déformés par la brise. Elle fronça les sourcils.

— Attendez ! Mademoiselle, surtout ne... !

Wouf.

Une force invisible la souleva brusquement de terre et la plaqua sur le côté. Elle s'enfonça de tout son poids dans les herbes hautes, projetée par une bête lancée à pleine force.

Une bête au lainage rouge écrevisse.

Ensemble, ils rebondirent sur le talus dans un mélémélo de coudes et de genoux. Susanna sentit ses dents grincer et se mordit douloureusement la langue. Du tissu fut déchiré, et de l'air frais remonta le long de sa cuisse.

Quand ils cessèrent enfin de rouler, elle se trouva clouée au sol par un poids immense. Et transpercée par un intense regard vert.

— Que... ? commença-t-elle dans un souffle.

Boum, répondit le monde.

Susanna baissa la tête et s'enfouit sous la protection de ce qu'elle reconnut comme étant l'habit d'un officier. Un bouton en laiton s'enfonçait dans sa joue. La masse de l'homme formait un bouclier confortable tandis qu'une pluie de mottes de terre retombait sur eux ; il sentait le whisky et la poudre à canon.

Une fois le nuage éclairci, elle écarta les cheveux du front de l'inconnu pour y chercher des traces de blessure ou de confusion. Ses yeux étaient alertes et intelligents, et d'une surprenante nuance de vert qui lui fit penser à du jade.

— Allez-vous bien ? s' alarma-t-elle.

— Oui.

Sa voix était profonde et râpeuse.

— Et vous ?

Elle acquiesça de la tête, s'attendant à ce que, rassuré, il la laisse aller. Voyant qu'il ne bougeait pas, elle s'étonna. Soit il était gravement blessé, soit il était sérieusement impertinent.

— Monsieur, vous êtes... euh, vous êtes un peu lourd.

L'insinuation, cette fois, était claire.

— Et vous, vous êtes douce, répondit-il.

Dieu tout-puissant. Qui était cet homme ? D'où venait-il ? Et que faisait-il encore au-dessus d'elle ?

— Vous avez une petite blessure.

Les doigts tremblants, elle effleura une trace rouge sur sa tempe, près de la racine des cheveux.

— Attendez, dit-elle en appuyant une main sur sa gorge pour tâter son pouls.

Elle le trouva, qui battait régulièrement sous ses doigts gantés.

— Ah, fit-il. C'est agréable.

Susanna se sentit rougir.

— Voyez-vous double ? interrogea-t-elle.

— Peut-être. Je vois deux lèvres, deux yeux, deux joues roses... et mille taches de rousseur.

Elle fixa sur lui des yeux ronds.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle. Rien de grave.

Son regard s'assombrit mystérieusement.

— Rien qu'un petit baiser ne puisse arranger.

Et, sans même lui laisser le temps de reprendre son souffle, il posa les lèvres sur les siennes.

Un baiser.

Sa bouche, qui touchait celle de Susanna. Chaude et ferme, et... disparue.

Son premier vrai baiser en vingt-cinq ans d'existence, et il n'avait duré que le temps d'un battement de cils. C'était déjà un souvenir, à l'exception du léger arrière-goût de whisky sur ses lèvres. Elle sentait encore sa chaleur masculine l'irradier. Un peu tardivement, elle ferma les yeux.

— Là, voilà, murmura-t-il. Tout va mieux.

Mieux ? Elle rouvrit les paupières.

Tout était différent. Cet inconnu la détenait dans son étreinte protectrice, elle se perdait dans son regard vert intrigant, et son baiser se répercutait dans ses os avec plus de force que le coup de canon. Et maintenant, elle se sentait différente.

Sa chaleur et son poids... étaient comme une réponse. La réponse à une question que son corps se posait sans qu'elle en ait jamais rien su. C'était donc l'effet que cela faisait d'être allongée sous un homme : se sentir façonnée par lui, sa chair qui cédait par endroits et résistait à d'autres. Les battements de deux cœurs sur le même tambour.

Peut-être était-ce ce qu'elle avait attendu de ressentir toute sa vie. Ne pas être emportée par un tourbillon d'émotions, mais projetée contre un talus et dévaler une pente pendant que le monde explosait autour d'elle.

Il roula sur le côté pour la laisser respirer.

— D'où surgissiez-vous donc ainsi ?

— C'est plutôt à moi de vous poser cette question, répliqua-t-elle en s'efforçant de se hisser sur un coude. Qui êtes-vous ? Et que diable faites-vous ici ?

— N'est-ce pas évident ? répondit-il très sérieusement. Nous bombardons les moutons.

— Oh. Oh, mon Dieu. Oui, bien sûr.

Elle fut saisie de compassion. Il avait pris un coup sur la tête. C'était un de ces pauvres blessés de guerre. Elle aurait dû s'en douter. Aucun homme sain d'esprit ne l'aurait regardée de la sorte.

Elle balaya sa déception. Au moins, il était tombé au bon endroit. Et sur la femme qu'il fallait. Elle était beaucoup plus douée pour soigner les commotions que pour répondre aux avances d'un gentilhomme. Elle n'avait qu'à cesser de voir en lui un homme immense et viril, et le considérer simplement comme une personne qui avait besoin de son aide. Une personne vérolée, par exemple. Dénuée de séduction, émasculée.

Susanna passa un doigt sur son front.

— N'ayez pas peur, dit-elle d'un ton calme. Tout va bien se passer.

Elle plaça la main en corolle autour de sa joue et le regarda dans les yeux.

— Les moutons ne peuvent pas vous faire de mal, ici.

2

— Tout va bien se passer, répéta-t-elle.

Oh, oui. En cet instant précis, tout se passait en vérité excessivement bien pour Bram. Aucun mouton n'encombraït plus la route, sa jambe était en état de marche et une ravissante demoiselle lui caressait le front. De quoi diable se plaindrait-il ?

Certes, la ravissante demoiselle le prenait pour un imbécile heureux. Mais il n'allait pas ergoter. Du reste, il n'avait pas encore recouvré *tous* ses esprits.

Durant les moments qui avaient suivi l'explosion, sa première pensée égoïste, il fallait le reconnaître, avait été pour son genou. Il s'était à coup sûr arraché la rotule avec cette mission de sauvetage. Autrefois, il aurait réussi à écarter la jeune fille avec plus de grâce. Elle avait eu de la chance qu'il se soit trouvé sur le bas-côté et non au pied de la colline avec les autres, sans quoi il ne l'aurait jamais atteinte à temps.

Après quelques instants d'hésitation, et une ou deux flexions du genou qui le rassurèrent, il concentra ses pensées sur elle. Sur les iris de ses yeux qui étaient du même bleu que... eh bien, que des iris. Sur le fait qu'elle embaumait comme un jardin ; pas seulement les fleurs et les herbes aromatiques, mais le jus des feuilles vertes écrasées et l'essence riche et fertile de la terre. Sur la

façon dont elle formait le coussin le plus adorable sur lequel atterrir, tout chaud et tout doux. Sur le fait que cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas eu une femme sous lui, et qu'il ne se souvenait pas d'avoir été caressé aussi délicieusement.

Doux Jésus, l'avait-il réellement embrassée ?

Oui. Et elle avait eu de la chance qu'il s'en soit tenu là. Pendant un instant, il avait bel et bien été ébloui. Sans doute un effet de l'explosion... À moins que cela ne vienne de cette créature de rêve ?

Elle se redressa en s'écartant légèrement. Quelques mèches folles retombaient autour de son visage. Ses cheveux, d'une étonnante nuance mordorée, avaient des reflets roux. Cela lui faisait penser à du bronze fondu.

— Savez-vous quel jour on est ? demanda-t-elle en le regardant attentivement.

— Pas vous ?

— Ici, à Spindle Cove, nous autres demoiselles avons un emploi du temps. Le lundi, promenade à travers champs. Le mardi, baignade dans la mer. Le mercredi, c'est au jardin qu'on nous trouve.

Elle toucha son front du dos de la main et ajouta :

— Que faisons-nous le lundi ?

— Nous n'en sommes pas arrivés au jeudi.

— Le jeudi n'a pas d'importance. Je vérifie votre capacité à assimiler des informations. Vous rappelez-vous l'activité du lundi ?

Il réprima un rire. Seigneur, comme son contact était agréable... Si elle continuait à s'occuper de lui ainsi, il risquait fort de perdre la raison.

— Dites-moi votre nom, souffla-t-il. Je vous promets de m'en souvenir.

C'était un peu audacieux, mais la possibilité d'une présentation officielle avait volé en éclats en même temps que la charge de poudre.

À propos de poudre, c'est à cet instant qu'arriva le brillant cerveau à l'origine de la dispersion des moutons.

— Vous n'êtes pas blessée, mademoiselle ? demanda Colin.

— Je vais bien, répondit-elle. Je crains de ne pouvoir en dire autant de votre ami.

— Bram ?

Colin avança sa botte pour le remuer légèrement.

— Vous êtes en un morceau, dirait-on.

— Il est complètement perdu, le pauvre, dit la jeune fille en lui tapotant la joue. Est-ce à cause de la guerre ? Depuis combien de temps est-il dans cet état ?

— Dans cet état ? répéta Colin en adressant à Bram un sourire narquois. Oh... il l'a été toute sa vie.

— Toute sa vie ?

— C'est mon cousin. Je suis bien placé pour le savoir.

Les joues de la demoiselle rosirent et cachèrent ses taches de rousseur.

— Si vous êtes son cousin, vous devriez mieux vous occuper de lui. Comment pouvez-vous le laisser battre la campagne en déclarant la guerre à des troupeaux de moutons ?

C'était adorable. Cette fille se souciait de lui. Elle veillerait à l'installer dans un asile très confortable, assurément. Le jeudi serait son jour de visite...

— Je sais, je sais, soupira Colin gravement. Il est dérangé. Complètement déséquilibré. Parfois même il bave, le pauvre diable. Mais le problème est qu'il contrôle ma fortune. Je n'ai pas mon mot à dire.

— Cela suffira, intervint Bram.

Il était temps de mettre un terme à ces insanités. C'était une chose que d'apprécier un moment de repos et la caresse d'une femme, mais de là à oublier tout amour-propre...

Il se leva sans trop de difficulté et prit le bras de la jeune fille pour l'aider à en faire autant. Il esquissa une légère révérence.

— Lieutenant-colonel Victor Bramwell. Croyez-moi, je suis en pleine possession de mes moyens, de ma santé, et d'un cousin bon à rien.

— Je ne comprends pas. Ces explosions...

— De simples charges de poudre. Nous les avons enfouies le long de la route afin de chasser les moutons.

— Vous avez fait exploser des charges de poudre pour éparpiller un troupeau de moutons...

Elle dégagea son bras et étudia les cratères sur la route.

— Monsieur, je continue à m'interroger sur votre santé mentale. En revanche, il ne fait aucun doute que vous êtes un homme.

Il fronça les sourcils.

— Ce détail n'a jamais été remis en cause.

Pour toute réponse, elle rougit un peu plus.

— Je vous assure que si démente il y a, c'est celle de mon cousin. Lord Payne m'a un peu taquiné, à mes dépens.

— Je vois. Quant à vous, vous m'avez un peu taquinée, à *mes* dépens, en feignant d'être blessé.

— Allons...

Il se pencha vers elle et murmura :

— Allez-vous prétendre que cela ne vous a pas plu ?

Elle fronça les sourcils. Si haut qu'ils formèrent deux arcs jumeaux prêts à décocher des flèches aux pointes empoisonnées.

— Non, je vais plutôt prétendre que je n'ai rien entendu.

Elle rajusta son gant et il déglutit, pensif. Un instant plus tôt, elle avait appliqué cette main sur sa gorge, et il avait embrassé ses lèvres. À l'évidence, ils avaient partagé un moment d'attirance. Sensuel. Intense. Authentique. Elle avait beau le nier, elle ne pouvait effacer le souvenir qu'il avait de sa bouche douce et pulpeuse.

Pas plus qu'elle ne pouvait cacher ses cheveux. Seigneur, quelle chevelure ! Maintenant qu'elle était

debout, nimbée de lumière, elle était éblouissante de beauté, auréolée de flammes rougeoyantes et de rayons de soleil dorés qui rivalisaient d'éclat sous le soleil de midi.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom. Mademoiselle... ?

Avant qu'elle ne puisse répondre, une berline apparut au sommet de la colline. Le conducteur ne prit pas la peine de ralentir tandis que l'attelage se précipitait vers eux. Ils durent tous promptement s'écarter afin de ne pas être écrasés sous les roues.

Dans un geste protecteur, Bram se plaça entre la demoiselle et la voiture. À son passage, il aperçut des armoiries sur la portière.

— Oh, non ! souffla Susanna. Les Highwood !

Elle cria à la berline qui s'éloignait déjà :

— Madame Highwood, attendez ! Revenez. Je vais tout vous expliquer. Ne partez pas !

— Il semblerait qu'ils soient déjà partis.

Elle se tourna vers Bram et lui décocha un regard bleu furibond.

— J'espère que vous êtes satisfait, monsieur. Non content de tourmenter des moutons innocents et de creuser des trous dans notre route, vous avez causé la perte d'une jeune fille.

— La perte ?

Causer la perte des jeunes filles était la spécialité de son cousin. Si Bram s'y décidait un jour, il emploierait une technique différente. Il se rapprocha d'elle et baissa la voix :

— Ce n'était qu'un petit baiser. À moins que vous ne parliez de votre robe ?

Il baissa le regard. La robe de Susanna avait souffert de leur rencontre. De la terre et de l'herbe maculaient la mousseline couleur coquille d'œuf. Un volant déchiré pendait sur le sol. Son décolleté était de travers, et il se demanda si elle savait que son sein gauche allait jaillir

de son corset. Sans doute devrait-il cesser de le fixer des yeux.

Non, décida-t-il. C'était un service qu'il rendait à cette jeune fille que de la regarder, afin d'attirer son attention sur ce qui devait être arrangé. Absolument. Contempler ce sein vibrant d'émotion et à demi exposé constituait en vérité son devoir solennel, et Bram n'était pas homme à se dérober à ses responsabilités.

— Hem.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, coupant court à cette mission.

— Il ne s'agit pas de moi. La femme qui se trouvait dans cette voiture était vulnérable et avait besoin d'aide, et...

Elle relâcha son souffle, ce qui souleva les mèches folles qui encadraient son front.

— Et la voilà partie. Les voilà toutes parties.

Elle le toisa des pieds à la tête.

— Eh bien, que vous faut-il donc ? Un charron ? Des fournitures ? Des indications pour atteindre la prochaine ville ? Dites-moi ce que vous voulez pour repartir, je vous renseignerai bien volontiers.

— Nous ne vous causerons pas tant d'ennuis. Du moment qu'il s'agit de la route conduisant à Summerfield, nous...

— Summerfield ? Vous n'avez pas dit *Summerfield* ?

Confusément, il comprenait qu'elle lui en veuille, et sans doute le méritait-il. Mais il ne pouvait se résoudre à le regretter. Sa colère était diablement attirante. La façon dont elle le considérait avec cet air rembruni... L'allongement de son cou mince et pâle tandis qu'elle se dressait face à lui.

Elle était grande, pour une femme. Il aimait les grandes femmes.

— Si, j'ai dit Summerfield, répondit-il. C'est bien la résidence de sir Lewis Finch ?

Elle fronça les sourcils.

— Qu'avez-vous à faire avec sir Lewis Finch ?

— Des histoires d'hommes, ma belle. Les détails ne vous concernent pas.

— Summerfield est ma maison, répliqua-t-elle. Et sir Lewis Finch est mon père. De sorte que si, lieutenant-colonel Victor Bramwell, cela me concerne.

— Victor Bramwell. C'est bien vous.

Sir Lewis Finch se leva de son bureau et traversa la pièce en trois enjambées impatientes. Quand Bram voulut s'incliner, l'autre l'en empêcha d'un geste. Il serra la main de Bram entre les siennes avec force et chaleur.

— Par tous les diables, quel plaisir de vous revoir ! La dernière fois, vous étiez un jeune capitaine, frais émoulu de Cambridge.

— Cela fait longtemps, n'est-ce pas ?

— J'ai été bien triste d'apprendre le décès de votre père.

— Merci, fit Bram en toussotant avec gêne.

Sir Lewis Finch n'était pas seulement un brillant inventeur, il était devenu le conseiller du roi. On disait que le prince régent lui-même, quand il daignait tendre l'oreille, sollicitait son avis. Un mot de cet homme, et Bram pourrait retourner auprès de son régiment.

Et en bon imbécile, il avait annoncé son arrivée dans la région en renversant sa fille sur la route, en déchirant sa robe et en l'embrassant sans préavis. En termes de campagne stratégique, celle-ci ne mériterait aucune médaille. Par chance, sir Lewis ne semblait pas avoir remarqué l'état dépenaillé de sa fille à leur arrivée. Mais Bram avait intérêt à clore cet entretien avant que Mlle Finch ne revienne et lui fasse le récit de leur rencontre.

Le père et la fille ne se ressemblaient guère. À l'exception de leurs yeux bleus, elle n'aurait pu être plus

différente de son géniteur. Mlle Finch était mince et remarquablement grande, sir Lewis était corpulent et petit.

— Asseyez-vous, je vous en prie, l'enjoignit-il.

Bram se laissa tomber avec soulagement dans un fauteuil en cuir capitonné. Sir Lewis lui tendit un verre, et il sirota le whisky à petites gorgées réparatrices.

Tout en buvant, il examina la pièce. La bibliothèque ne ressemblait à celle d'aucun gentilhomme qu'il connaissait. Bien sûr, on y trouvait un bureau et quelques chaises. Naturellement, des livres. Des murs entiers, qui occupaient plusieurs étagères allant du sol au plafond. Mais les étagères elles-mêmes étaient séparées par des colonnes en plâtre aux motifs égyptiens. Certains ressemblaient à des hiéroglyphes, d'autres étaient sculptés en forme de pharaons. Et d'un côté de la pièce, occupant la plus grande partie de l'espace, se trouvait un massif cercueil en pierre couleur ivoire. Sa surface était gravée de rangées de minuscules symboles.

— Est-ce du marbre ? demanda-t-il.

— De l'albâtre. C'est un sarcophage, qui vient du tombeau du roi...

Sir Lewis se gratta la tête.

— J'ai oublié son nom pour le moment. Bien, fit-il en tapant dans ses mains. Je suppose que vous n'avez pas franchi huit péages avec vos deux chariots pour discuter d'antiquités en buvant un bon whisky.

— Vous savez bien que non. Mais j'accepte votre whisky de bonne grâce.

— Et le dîner tout à l'heure, j'espère. Susanna a déjà dû prévenir la cuisinière.

Susanna. Ainsi, elle s'appelait Susanna.

Ce prénom lui allait bien. C'était simple et joli.

Susanna Finch.

On aurait dit le refrain d'une chanson joyeuse et entêtante. Le genre de ritournelle qui vous creusait un sillon

dans l'esprit et y restait logé pendant des heures, des jours...

Susanna. Susanna Finch. La belle Susanna aux cheveux flamboyants...

Il détourna son regard vers la fenêtre, qui donnait sur un jardin impeccablement tenu. Chaque herbe, chaque buisson qu'il apercevait, identifiait un élément de son intrigant parfum floral. Il vit de la lavande, de la sauge, des jacinthes, des roses... une douzaine d'autres plantes qu'il n'aurait su nommer. À travers la fenêtre ouverte, la brise portait leurs fragrances jusqu'à lui.

Il se ressaisit. Elle était la fille de sir Lewis. Il ne pouvait songer à elle ainsi. Ni d'aucune autre façon, d'ailleurs.

— Vous avez reçu ma lettre ? demanda-t-il à son interlocuteur.

Sir Lewis prit place de l'autre côté de son bureau.

— Oui.

— Dans ce cas, vous savez ce qui m'amène.

— Vous voulez reprendre votre commandement.

Bram acquiesça de la tête.

— Et pendant que je suis ici, je me demandais si cela vous intéresserait d'avoir un apprenti : mon cousin a un talent pour la destruction, à défaut d'autre chose.

— Vous voulez parler de Payne ?

— Oui.

— Grands dieux ! Vous voulez que je prenne comme apprenti un vicomte ? s'étrangla sir Lewis dans son whisky.

— Il est certes vicomte, mais pour quelques mois il reste sous ma responsabilité. À moins que quelqu'un ne lui fournisse une occupation utile, je crains le pire.

— Pourquoi ne lui procureriez-vous pas vous-même une occupation utile ?

— Je ne serai plus ici, répondit Bram en se penchant et adressant à sir Lewis un regard appuyé. Le serai-je ?



10611

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
Le 9 décembre 2013

Dépôt légal : décembre 2013
EAN 9782290073940
L21EPSN001070N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion